

FILIPPO LIPPI

a-t-il séjourné en Afrique du Nord ?

Vasari raconte sur Filippo Lippi, peintre florentin, une bien curieuse anecdote. La voici, telle qu'on la trouve au tome II de l'édition Milanese (p. 614-615) : « Lippi, étant un jour dans la région d'Ancône, faisait en mer, avec quelques-uns de ses amis, une partie de plaisir, lorsqu'il se vit tout à coup enlevé, en même temps que ses compagnons, par des corsaires maures, et transporté en « Barberia » ; chacun d'eux fut réduit en esclavage ; et le pauvre Lippi dut rester en ce malheureux état pendant dix-huit mois. Cependant, il finit par attirer l'attention d'un chef, qui eut l'idée de se faire portraiturer par lui ; le peintre le représenta vêtu « alla moresca », en traits noirs sur un mur blanc. Comme on ignore les beautés du dessin et de la peinture en ces pays, on cria au miracle ; Lippi recouvra très vite sa liberté, et après avoir peint quelques tableaux pour son « patron », il put regagner en toute sécurité la ville de Naples où il exécuta pour le roi Alphonse un tableau « a tempera ».

Ce curieux épisode est raconté un peu longuement, mais à peu près de la même façon par Matteo Bandello qui, dans sa lettre d'envoi à la « molto illustre e virtuosa heroina la S. Ginevra Rangona e Gonzaga », présente cette « bella historietta » comme lui ayant été racontée par Léonard de Vinci lui-même.

« Il s'agit, nous dit Bandello, dans la nouvelle LVIII, d'un peintre florentin et d'un corsaire, et l'aventure qui les mit en présence sert à montrer combien le talent est en

honneur, même chez les Barbares. Fra Filippo Lippi se trouvait dans la province d'Ancône, et allant un jour en barque avec quelques amis pour son plaisir, il fut surpris par l'équipage d'Abdul Maumen, grand corsaire, qui venait de *Barbaria* ; le bon Filippo fut fait prisonnier avec tous ses compagnons ; ils furent tous enchaînés, et conduits en *Barbaria*, où, pendant un an et demi environ, ils menèrent la vie des esclaves. Durant ce temps, Lippi était obligé, bien malgré lui, de manier la rame et non le pinceau. Son patron, Abdul Maumen, l'avait en quelque sympathie, et un jour qu'il l'occupait à cultiver un jardin, il le vit avec surprise prendre un morceau de charbon et dessiner à grands traits sur un mur son profil qui, avec son costume mauresque, paraissait plein de vie. Cela apparut à tout le monde comme une chose merveilleuse ; le corsaire délivra le peintre de la prison, et le traita avec honneur ; il se conduisit avec autant de générosité à l'égard de ses compagnons. Fra Filippo peignit ensuite pour lui quelques très beaux tableaux ; et son maître lui donna en échange de nombreux vases d'argent, lui fit de beaux cadeaux et le fit conduire, avec ses compagnons, jusqu'à Naples... Certes, ce fut pour notre art un bien grand titre de gloire d'être admiré par un de nos ennemis, un barbare, au point que celui-ci rendit la liberté à ceux qu'il aurait pu garder en esclavage pendant toute leur vie ».

Tels sont les deux textes qui parlent d'un séjour forcé de Filippo Lippi en Afrique du Nord. Ils se ressemblent assez pour qu'on puisse affirmer, sans risquer de se tromper, que l'un a inspiré l'autre, ou qu'ils sont issus d'une source commune. La première édition des *Novelle* de Bandello date de 1554, et la première des *Vite* de Vasari, de 1550 ; mais n'oublions pas que de nombreuses nouvelles de Bandello étaient connues avant d'être imprimées ; en sorte qu'il est difficile de dire qui fut le premier, de Bandello ou de Vasari, à raconter cette aventure.

Dans son édition des *Vite* de Vasari, Milanese range cette

anecdote au nombre des récits légendaires dans lesquels se complaît parfois l'historien italien. La preuve, dit-il, c'est que Filippo Lippi ne quitta jamais la Toscane de 1432 à 1439. Mais on se demande comment Milanesi peut se montrer aussi affirmatif sur ce point, puisque nous n'avons aucun renseignement précis sur l'activité du peintre depuis 1431 jusque 1437 : ce sont six années de son existence qui restent parfaitement obscures (1). Or, le séjour en Afrique du Nord se placerait, d'après Vasari, justement après 1431, après la sortie du couvent de Carmine. Nous n'avons donc aucune raison de douter *a priori* de l'exactitude du récit ; pareil guet-apens de corsaire n'était d'ailleurs pas un fait anormal au xv^e siècle. Mais ce qui est, en tout cas, intéressant, si Vasari rapporte la vérité, c'est de constater à quel point l'art de « Barberia » serait resté étranger à Fra Filippo Lippi ; car dans ses œuvres postérieures, on ne relève aucune trace d'une influence quelconque de l'Orient.

J. ALAZARD.

(1) Cf. I.-B. Supino, *Fra Filippo Lippi*, Florence, 1902.